

# TRAVERSE VIDÉO

• Projections, débats  
les 13, 15 et 16 mars 1999

• Installations du 13  
au 19 mars 1999

> l'emploi du temps

## JOEL BARTOLOMÉO

&gt;PORTRAIT

Au début des années 90, quand Joël Bartoloméo, ex-étudiant en arts visuels, diplômé d'électronique, intègre l'Université Paris 1, il suit les cours d'Anne-Marie Duguet, étudie le cinéma, la vidéo. Travaille sur la perception, le cadre et sa valeur. Réalise une bande de fin d'études : *Cacovision*. Des yeux, des pupilles agitées. L'observateur s'observe, le vidéaste découvre sa propre vision, analyse l'effet de voyeurisme. Quand Bartoloméo expérimente l'image électronique, il participe à sa manière au grand mouvement de la création vidéo. Oui, mais voilà, entre temps, l'art vidéo s'est grippé. Perdu dans la démesure des installations. Dissipé. Plus d'avant-garde, plus de Paik, juste un Pierrick Sorin à Nantes. Alors Bartoloméo pièce supplémentaire dans le grand jeu de l'oisie de la création vidéo ?

Pendant que Sorin fait le Sorin (l'artiste en mauvaise posture) et sème du Sorin dans les musées, Joël Bartoloméo, jeune père de famille, filme ses enfants. Jusque là rien d'extraordinaire, un geste banal réservé au domaine privé, à la sphère familiale. Un jour, une personne en guise de marque de confiance lui montre ses propres réalisations familiales. L'horreur ?



Peut-être moins qu'une séance de diapos. L'occasion pour Bartoloméo d'avoir le dé clic. Lui aussi filme sa famille. Il décide d'explorer le genre. Sur les heures de rushes captées, il apprend à dé-filmer, à effacer le superficiel pour ne conserver que l'essentiel : les petits drames du quotidien. Il recherche et isole les séquences dignes d'intérêt. Par la suite, Bartoloméo parviendra à enregistrer *de facto* les situations orageuses, les disputes...

*Mes vidéos.* Projection en 93 au Centre Georges Pompidou. La salle

est pleine à craquer. Succès incontestable. La rumeur se propage. Partout on demande Bartoloméo. Genève, Bordeaux, Lille, Berlin, Atlanta...

De Centre d'art en Centre d'art, il surgit dans l'art contemporain, au grand dam des philosophes-esthètes et des critiques encore accrochés à leurs histoires de l'art au vingtième siècle.

Et Bartoloméo entraîne avec lui la vidéo. Dommage. Les festivals, autrefois précurseurs en la matière, n'ont pas vu en lui un précurseur. Tous avaient refusé ses bandes croyant qu'il s'était trompé de cassette. A présent, ils essaient de se rattraper, de le rattraper. Trop tard, la vidéo ne se fait plus comme avant, ne se regarde plus pareil, elle n'appartient plus aux vidéastes. Naissance de l'art caméscope : vidéo familiale, caméscope grand public, vidéo amateur. Drôle de registre pour un champ artistique... Bartoloméo frotte là où ça fait mal. Duchamp ? Bien vu. Toujours Duchamp en embuscade. Un long chemin pour en arriver à *Mes vidéos*, ses vidéos. Un processus de simplification, des premières installations alambiquées aux conditions de tournage insolite (faire tourner une caméra dans sa sacoche autour de soi pour réaliser un autoportrait), Bartoloméo s'arrêtera finalement au plan fixe, à l'instantanéité de la vidéo, à sa prise directe. Jamais il ne touchera à l'image, tout réside dans

le fait d'isoler une bonne séquence, une bonne scène. Côté contenu, on retiendra les scènes de cruauté (on retient toujours le cruel). Cruauté de Bastien frappant sa soeur. Celle de Coline avec le chat. Pendant ce temps, Bartoloméo ne cesse de tourner. Il filme son incapacité de rentrer dans le réel, d'intervenir. S'il est l'image comme dans *Lili m'a dit*, il est ailleurs, toujours en décalage en train de manipuler son caméscope, de jouer sur le dispositif de tournage. Cadrage, décadrage. De vidéo en vidéo, Joel Bartoloméo réalise le portrait d'un individu incapable de vivre la réalité.

L'observateur s'observe mais s'échappe, il y a toujours une image en trop : celle de son absence.

Nicolas Thély